

**MARTIN
BUBER**

Je et tu

Présentation inédite de Robert Misrahi
Avant-propos de Gabriel Marcel
Préface de Gaston Bachelard

Aubier | *Philosophie*

Je et Tu, l'oeuvre majeure

Le monde est double pour l'homme car l'attitude de l'homme est double et ce, en vertu de la dualité des mots

fondamentaux, des mots-principes qu'il est apte à prononcer, qui sont au nombre de deux: "Je-tu et Je-Cela".

Il y a deux sortes de Je ,ou un Je double.

Déjà "les mots qui sont la base du langage n'expriment pas une chose qui existerait en dehors d'eux ,mais une fois

dits, ils fondent une existence."

Il n'y a pas de Je en soi mais toujours un Je-Tu et un Je-Cela qui déterminent deux sphères de l'existence, celle

du Tu et celle du Cela.

L'empire du Cela est celui des objets et des choses quand celui du Tu n'a pas de chose pour objet.

Celui qui dit "Tu" n'a aucune chose ,il n'a rien.

Mais il s'offre à la relation.

Relation est réciprocité."

Je suis une personne si je le lie à une personne.

Le mot fondamental Je -Tu ne peut être dit que par la totalité de l'être "

La relation avec le Tu est directe ,immédiate, sans concept ni image.

Si c'est bien le Tu qui se présente à moi, c'est moi qui entre en relation avec lui.

"Le moi s'éveille par la grâce du toi "

L'homme ne devient un je qu'au contact d'un Tu.

Le monde du Cela est celui de la causalité, de la temporalité, ce que ne connaît pas le monde de la relation, celui de Je-Tu.

Mais il ne faut pas charger le Cela de toutes les négativités:il y a un monde du Cela qui est cohérent dans l'espace

et le temps.

Le Tu peut même transformer le monde du Cela.

Tout ne semble jamais perdu.

"L'esprit n'est vraiment dans son élément que face à face avec le monde qui s'ouvre à lui,ce monde auquel il se

donne,qu'il délivre en même temps qu'il est délivré par lui."

"Et si tu veux que je te le dise avec tout le sérieux de la vérité :l'homme ne peut vivre sans le Cela. Mais s'il ne vit

qu' avec le Cela, il n'est pas pleinement un homme"

Extraits du Je et Tu de Martin Buber.

Aubier Philosophie

Extraits de :Martin Buber

Sentinelle de l'humanité

De Dominique Bourel

Albin Michel



La fonction d'expérimentation et d'utilisation, chez l'homme, se développe généralement au détriment de l'aptitude à la relation.

Ce même homme qui a troussé l'esprit pour s'en faire un moyen de jouissance, que fait-il des êtres vivants qui l'entourent ?

Docile à la formule qui sépare, en éloignant le *Je* du *Cela*, il a divisé sa vie sociale en deux domaines nettement délimités : les institutions et les sentiments. Domaine du *Cela*, domaine du *Je*.

Les institutions sont le « dehors », la région où l'on séjourne pour toute sorte de raisons, dans laquelle on travaille, on négocie, on influence, on entreprend, on se fait concurrence, on organise, on administre, on respire, on prêche ; c'est l'édifice à peu près ordonné et approximativement correct, à l'intérieur duquel se déroule, avec le concours multiple des têtes humaines et des membres humains, le cours des événements.

Les sentiments sont le « dedans », dans lequel on vit et on se délasse des institutions. Là le spectre des émotions vibre à notre regard captivé, là l'homme jouit de sa tendresse et de sa haine, de son plaisir et, si elle n'est

pas trop violente, de sa douleur. Là, on se sent chez soi et l'on s'étend dans son rocking-chair.

Les institutions sont un forum complexe, les sentiments sont une pièce close et cependant riche en variété.

À vrai dire, la cloison qui sépare les deux domaines est toujours menacée, car les sentiments capricieux font parfois incursion dans les institutions les plus solides, mais avec un peu de bonne volonté on arrive toujours à réparer cette cloison.

C'est dans la région de la vie personnelle que la délimitation ferme est le plus difficile. Dans le mariage, par exemple, elle est parfois impossible à déterminer ; mais tout finit par s'arranger. Cette délimitation se réalise parfaitement dans ce qu'on appelle la vie publique ; considérez avec quelle sûreté impeccable, dans la vie des partis mais aussi des groupes qui se croient extérieurs aux partis, et des « tendances » à l'intérieur de ces groupes, alternent les séances révolutionnaires et le petit trantran des affaires, régulier comme un mécanisme ou nonchalant comme un organisme.

Mais le *Cela* isolé des institutions est un golem et le *Cela* isolé des sentiments est un « oiseau d'âme » qui voltige au hasard. Ni l'un ni l'autre ne se soucient de l'homme : l'un ne connaît que l'exemplaire, l'autre ne connaît que l'objet, aucun ne connaît la personne ni la communauté. Aucun ne connaît la présence ; les institutions même les plus modernes ne connaissent que le passé figé, l'être achevé ; les sentiments même les plus durables ne connaissent que l'instant fugace, ce qui n'est pas encore. Aucun n'a d'accès à la vie vraie. Les institutions ne produisent pas la vie publique, les sentiments ne produisent pas la vie personnelle.

Les institutions ne produisent pas la vie publique, c'est ce que sentent avec une douleur croissante des

hommes de plus en plus nombreux ; c'est de là que vient la détresse inquiète de ce siècle. Les sentiments ne produisent pas la vie personnelle : peu de gens le savent encore, car c'est dans les sentiments que semble résider ce que nous avons de plus personnel ; et quand on a appris, comme l'homme moderne, à donner grande importance à ses propres sentiments, le désespoir d'en constater le néant ne nous éclaire pas beaucoup, car ce désespoir même est encore un sentiment et nous intéresse.

Les hommes qui souffrent de ce que les institutions ne produisent pas la vie publique ont trouvé un remède : ils pensent qu'il faudrait assouplir les institutions grâce aux sentiments, les fondre ou les faire éclater, les renouveler par les sentiments en leur inoculant la « liberté du sentiment ». Si par exemple l'Etat groupe automatiquement des citoyens totalement étrangers les uns aux autres, sans fonder ni favoriser une communauté vraie, il faut remplacer cela par une communauté d'affection ; et cette communauté d'affection doit naître justement de ce que des hommes se groupent par l'effusion d'un libre sentiment et résolvent de vivre ensemble. Mais à vrai dire il n'en est pas ainsi. La vraie communauté ne naît pas de ce que les gens ont des sentiments les uns pour les autres (bien qu'elle ne puisse naître sans cela), elle naît de ces deux choses : de ce qu'ils sont tous en relation vivante et réciproque avec un centre vivant, et de ce qu'ils sont reliés les uns aux autres par les liens d'une vivante réciprocité. La deuxième relation résulte de la première, mais n'est pas donnée avec la première. La relation vivante et réciproque implique des sentiments, mais ne provient pas de ces sentiments. La communauté s'édifie sur la relation vivante et réciproque,

mais c'est le centre agissant et vivant qui en est le véritable ouvrier.

Même les institutions de ce qu'on appelle la vie personnelle ne peuvent être rénovées par un libre sentiment (bien qu'elles ne puissent être rénovées sans lui). Le mariage, par exemple, ne se régénérera jamais que par ce qui de tout temps a fondé le vrai mariage : le fait que deux êtres humains se révèlent le *Tu* l'un à l'autre. C'est sur ce fondement que le *Tu*, qui n'est le *Je* d'aucun des deux, édifie le mariage. C'est là le fait métaphysique et métapsychique de l'amour, dont les sentiments ne sont que l'accessoire. Vouloir rénover le mariage par tout autre procédé, ce n'est pas essentiellement autre chose que de vouloir l'abolir ; dans les deux cas, c'est en méconnaître le fait. Et en effet si l'on voulait défalquer de l'érotisme tant discuté de notre temps tout ce qui se rapporte au *Je*, toutes les relations dans lesquelles l'un n'est nullement présent à l'autre, ne se représente pas à lui, où chacun se borne à jouir de soi-même à propos de l'autre — que resterait-il ?

La vie publique vraie et la vie personnelle vraie sont deux formes de la relation. Pour qu'elles naissent et durent, il faut des sentiments, qui en sont le contenu changeant, et des institutions, qui en sont la forme constante ; mais ces deux facteurs additionnés ne créent pas encore la vie humaine ; il en faut un troisième, qui est la présence centrale du *Tu* ou, pour le dire en toute vérité, le *Tu* central conçu dans la présence.

